



FLYING FOX.

A la vente récente de l'écurie du duc de Westminster, en Angleterre, Flying Fox, gagnant du Derby de 1899, des Deux Mille Guinées, de l'Éclipse et du St-Leger, a été adjugé à M. Edmond Blanc au prix de 37,500 guinées, soit environ \$196,000.

Flying Fox est un cheval de quatre ans, par Orme et Vampire, Ormeud, son grand-père, a été vendu il y a environ six ans à M. Macdonough, de San Francisco, pour la somme de \$150,000.

TEMPERATURE

Du 29 mars 1900.

Thermomètre de M. L. OLANDER, Opticien, 112, rue du Canal, Nouvelle-Orléans et Caracas.	
Fahrenheit	Centigrade
7 du matin... 64	18
Midi... 72	22
4 P. M... 74	23
8 P. M... 72	22

Bureau météorologique.

Washington, 29 mars — Indications pour la Louisiane — Temps — généralement beau vendredi et samedi; plus froid dans la partie sud-est; vents du nord.

LE BUDGET DE GUERRE ANGLAIS.

À la fin d'une des dernières séances de la Chambre des communes, M. Wyndham, sous-secrétaire du War Office, expliquant le budget de la guerre pour l'année prochaine, annonce qu'on se propose de voir les colonies continuer à apporter leur concours militaire à la Métropole, d'une manière plus systématique.

La question des troupes locales du sud de l'Afrique est complexe et M. Wyndham dit qu'il n'est pas en mesure de faire en ce moment une déclaration détaillée à ce sujet. Les colonies n'ont pas rempli un engagement; elles ont obéi à l'instinct de race impériale.

Il faut attendre avant d'aborder les questions que soulève l'emploi des troupes coloniales à côté des troupes régulières avec des soldes différentes. Il est possible qu'à l'avenir les colonies puissent non seulement donner un caractère permanent à leur attitude actuelle, mais la faciliter à l'aide d'une organisation déterminée.

Les événements récents ne justifient pas une réduction dans les crédits affectés à la campagne.

Ce serait, dit-il, une témérité d'escompter aujourd'hui une réduction certaine qu'on ne s'amuserait en haut.

Marie-Thérèse arriva à l'entrée de l'office, sans avoir été entendue.

Avant qu'elle eût reconnu les personnages groupés près de la table, autour de laquelle les domestiques s'assayaient aux heures des repas, une voix s'élevait, dominant les rires :

— Mademoiselle !
C'était celle de la bonne d'enfant, à qui la stupéfaction faisait rouler les yeux et qui ne bougeait point, tout en ayant l'air de quelqu'un qui cherche à fuir.

Le groupe se disloquait et Marie-Thérèse, sentant tout à coup son cœur bondir, tandis que sa gorge se contractait.

Comment ! le vieux vagabond du Val Rose, l'homme à la peau de bique, le témoin dont la déposition à la Cour d'Assises de l'héranaut lui causait une suprématie au-dessus.

Lui, se levait, ses prunelles en vrilles, très perçantes, soudain voilées par un respect, par une admiration, et ses mains appuyées sur son éternel compagnon de marche, le gourdin à poignée recourbée qu'il brandissait dans ses colères, il articulait :

— Mademoiselle Marie-Thérèse... comme vous êtes belle !... On croirait que vous descendez du Paradis.

duction du nombre de mois pendant lesquels l'armée resterait dans le sud de l'Afrique.

En conséquence, le gouvernement a proposé un crédit pour six mois supplémentaires de pleine guerre, puis, pour une nouvelle période de six mois de demi-état de guerre.

Passant en revue les détails du budget militaire, M. Wyndham dit qu'on enverra en Suisse quelques officiers pour étudier les champs de tir de la Suisse. On armera les volontaires avec de l'artillerie moderne.

Il n'est pas vrai que la politique impériale d'expansion ait occasionné la création de nouveaux bataillons. Notre idéal a toujours été d'avoir autant de bataillons en Angleterre qu'à l'étranger.

La garnison normale des colonies du sud de l'Afrique doit être de 12 bataillons. On ne peut trouver de garnison à l'étranger que par le système d'engagements volontaires.

Sir Charles Dilke critique l'organisation actuelle du ministère de la guerre.

Sir H. Campbell Bannerman accepte bien les nouvelles propositions du gouvernement, mais il déplore la tendance qu'on a de se servir d'expériences, et des nécessités de la guerre actuelle comme pierre de touche de ce que devrait être la véritable politique militaire du pays.

LA TANTE DU RÉGIMENT.

Il y avait déjà la *Fille du régiment*. Le baron von Bothmer, colonel du régiment de cuirassiers et garni-on à Munster, vient d'inventer la "tante du régiment".

Voici ce qu'on a pu lire ces jours-ci dans un journal, de la capitale westphalienne :

Le 27 février s'est éteinte doucement et sans avoir été malade, dans sa quatre-vingt-tième année, Mme Lohmar, habitant à proximité de la caserne du régiment, elle a été durant trente cinq ans l'amie du régiment et en faisait pour ainsi dire partie.

Presque tous les porte-drapeau, volontaires d'un an et jeunes officiers ont habité chez elle et ont reçu

core certainement qu'on ne s'amuserait en haut.

Marie-Thérèse arriva à l'entrée de l'office, sans avoir été entendue.

Avant qu'elle eût reconnu les personnages groupés près de la table, autour de laquelle les domestiques s'assayaient aux heures des repas, une voix s'élevait, dominant les rires :

— Mademoiselle !
C'était celle de la bonne d'enfant, à qui la stupéfaction faisait rouler les yeux et qui ne bougeait point, tout en ayant l'air de quelqu'un qui cherche à fuir.

Le groupe se disloquait et Marie-Thérèse, sentant tout à coup son cœur bondir, tandis que sa gorge se contractait.

Comment ! le vieux vagabond du Val Rose, l'homme à la peau de bique, le témoin dont la déposition à la Cour d'Assises de l'héranaut lui causait une suprématie au-dessus.

Lui, se levait, ses prunelles en vrilles, très perçantes, soudain voilées par un respect, par une admiration, et ses mains appuyées sur son éternel compagnon de marche, le gourdin à poignée recourbée qu'il brandissait dans ses colères, il articulait :

d'elle des soins touchants, presque maternels. Ceux-là, de même que tout le régiment qui fréquentait chez la tante Lohmar, lui garderont un souvenir fidèle au-delà de la tombe.

Peut-être sourira-t-on de cette reconnaissance de tout un régiment pour une simple hôtelière; mais cette tante-là en valait peut-être bien une autre.

Petits Echos de Partout.

L'EXPOSITION DE 1900.

M. Peck, commissaire général des Etats-Unis, a visité, récemment, les travaux de son exposition, et il a constaté avec satisfaction que le pavillon américain était à peu près terminé. Déjà les exposants des Etats-Unis pour les moyens de transport ont envoyé à Vincennes une partie de leur matériel. Ce sont les seuls, d'ailleurs.

La façade du grand palais des beaux arts de l'exposition comportera à elle seule une décoration sculpturale tout à fait remarquable. Les deux groupes monumentaux, l'*Honneur dominant la Discorde* et l'*Immortalité devant le Temps*, dus au ciseau de M. Rippon, et qui vont être mis en place ces jours-ci, attireront surtout l'attention, car ils domineront l'édifice tout entier.

Voici la description de ces deux groupes exécutés en culvre repoussé et martelé. Le premier représente une sorte d'Apollon debout sur un char romain dont les quatre coursiers sont cabrés à terre, grimaçant, la Discorde, qui tient un flambeau, essaie de se relever, mais sans y parvenir.

Le second groupe représente l'*Immortalité*, drapée dans un large Péplum, conduisant de la main gauche des chevaux indociles; de la main droite elle tient un miroir, symbole de la fidélité et de la vérité. Derrière ce quadrigé, un vieillard chauve, la barbe au vent, le Temps, s'avance lentement, s'appuyant sur un bâton.

L'ambassadeur russe à Paris.

Le colonel d'état-major russe, comte Mouravieff-Amoursky, qui a remplacé à Paris le général baron Fredericksz, comme attaché militaire, vient de subir une grave opération d'appendicite à la maison de santé de la rue Bizet. L'opération a heureusement réussi et le malade, entouré des soins de sa femme, la comtesse Mouravieff, est entré en convalescence.

Représentation Mondaine.

Une grande représentation mondaine, dont la date avait été reculée par le Grand-Duc Constantin, vient d'avoir lieu à Saint-Petersbourg. On a joué *Hamlet*, au théâtre de l'Ermitage, en présence de l'Empereur et de toute la cour diplomatique.

Le Grand-Duc Constantin remplace le rôle de Hamlet avec un talent remarquable qui lui a valu les applaudissements dont l'Empereur donnait le signal. A ses côtés, Mlle Lapoukhine, née comtesse Kleinmichel, était admirable dans le rôle d'Ophélie; tous les autres intermèdes ont été parfaits.

On ne peut se faire une idée du luxe de costumes, de la beauté et du soin qu'on avait apporté à la décoration.

La salle contenait cent quatre-vingt-dix personnes; l'Empereur portait l'uniforme des Zemlayovsky Gardes, l'Impératrice avait

une toilette blanche et noire, avec un diadème et des garnitures d'énormes saphirs et diamants.

Interview d'un Officier Allemand.

Un officier allemand qui se trouvait récemment parmi les passagers du paquebot-poste *Général*, et qui a combattu dans les rangs des Boers, a fait ces déclarations :

« Quoiqu'on dise, il y a lieu de faire des réserves sur les succès remportés récemment par les Anglais. Bien que ces derniers aient des troupes cinq fois supérieures aux républicains, le succès final des Boers est certain. Car les armées du maréchal Roberts viendraient-elles à envahir le Transvaal — et cela est problématique — ne connaissant pas le pays, les Anglais tomberaient dans les pièges qui leur seraient tendus. Ce n'est pas tout. Comment dans le Transvaal le maréchal Roberts et ses troupes pourraient-ils s'approvisionner ? Jamais ils ne trouveront dans la République des vivres suffisants, car les précautions pour cela seront prises; je l'ai vu à Pretoria lors de mon passage.

Je ne crois pas, en ce qui me concerne, à la défaite des Boers, à moins qu'ils ne se démoralisent, seul état d'esprit qui pourrait amener une désorganisation dans leurs bandes armées du plus pur amour national. Et cela est impossible.

Les manœuvres du général Cronjé sont dignes de toute admiration; il avait réussi dans son plan qui consistait à couper les derrières de lord Roberts. Malheureusement, les secours sur lesquels il comptait ne sont pas arrivés à temps; c'est ce qui explique sa défaite. Mais je ne saurais trop vous le répéter : dans cette guerre le dernier mot restera aux Boers.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Tout à une fois, même les succès de Murray et Mack, dans la pièce amusante de "Finsegan's Ball". Nous n'avons plus guères à espérer que trois représentations de cette pièce excentrique; elles feront salle comble, en attendant "Under the Red Robe", qui nous est promis pour Dimanche, en matinée.

GRAND OPERA HOUSE.

Le "Great Diamond Robbery" poursuit le cours de ses succès au Grand Opera House. Il y avait, hier encore, une superbe salle. Il en sera de même aujourd'hui, en matinée. Ces succès, il faut le dire, sont dus au talent déployé dans cette pièce, comme dans beaucoup d'autres, par M. Farnum et Miss Esther Lyon, les deux étoiles de la compagnie Baldwin-Melville.

On nous annonce, pour dimanche la première de "Moths", la mise en scène d'un roman fort connu.

THEATRE TULANE.

Un point de vue de l'art, le Tulane est le premier de nos théâtres américains. La semaine qui finit et celle qui va commencer sont la preuve palpable de ce que nous avançons. A Wm Morris et à Francis Drake va succéder Ada Rehan, qui nous apparaitra dans quelques-uns de ses principaux rôles — tels que "As you Like it", "The County Girl", "La Jalouse", "L'Ecole du Scandale" et "La Mégère". ("The Taming of the Shrew"). — Une semaine qui sera fructueuse pour le Tulane.

DEPECHES

TELEGRAPHIQUES

Exportation de charbon américain.

Philadelphie, Pennsylvanie, 29 mars — Le vapeur Dutch Prince embarque une cargaison de charbon bitumineux pour la Hollande.

On pense que d'autres expéditions seront faites prochainement. De toutes les parties de l'Europe qui s'approvisionnaient jusqu'ici à d'autres points que les Etats-Unis les marchands de Philadelphie ont reçu récemment des commandes de charbon. On croit que des arrangements satisfaisants seront faits sans tarder entre les vendeurs étrangers et les marchands américains pour l'exportation de grandes quantités de charbon.

Les expéditions de Philadelphie à d'autres ports du nord de l'Atlantique ont été interrompues. De nombreux bâtiments sont affrétés pour transporter du charbon dans les quelques mois qui vont suivre.

Le porc américain en Turquie.

Washington, 29 mars — Le secrétaire de l'agriculture Wilson a dit aujourd'hui qu'il n'avait reçu aucun avis officiel au sujet de l'interdiction de l'importation du porc américain en Turquie, et que si le gouvernement avait à prendre des mesures à cet égard les négociations seraient conduites par le département d'Etat.

M. Augustin est mort hier matin, après une longue et douloureuse captivité; il a eu cependant la consolation, au cours de son éprouvant martyre, de se voir entourer de soins les plus empressés, les plus tendres d'une épouse dont le dévouement a été admirable, et dont les larmes ont servi de baume à sa souffrance. C'est au collège des RR. PP. Jésuites que M. Augustin fit ses études classiques. Son stage séculaire terminé, il trouva un emploi dans la maison Laritte et Duflot, employé qu'il remplit à la satisfaction de ses chefs.

Quelques années plus tard, l'excellente entente des affaires qu'il avait acquise lui ouvrit des horizons nouveaux; le secrétaire d'une corporation industrielle, la "Crescent City Slaughter House Company" lui fut offert. Dans ses nouvelles fonctions, M. Augustin développa une activité toute particulière de quelques années sa santé en fut ébranlée. M. Augustin dut se mettre de sa suite compagnie, et quitta le Brésil. Doué d'une indépendance énergique et possesseur de cet amour de l'étude dont nul n'a jamais eu l'obstacle possible, M. Augustin trouva peu de temps après se faisait diplômer par l'Université de Droit de la Louisiane, et commençait de suite après l'exercice de sa profession en société avec M. Chas. P. Droz, Financier, ancien directeur.

M. Augustin fut l'avocat du consistoire de France.

La douceur, l'amabilité de son caractère lui gagnèrent de nombreux amis qui lui restèrent fidèles jusqu'à la tombe.

En politique, M. Augustin joua un rôle important. Deux fois, il fut élu sénateur, et jamais manquant le devoir, car il était de nos jours le plus vaillant qui fut élu sénateur.

En 1874, quand s'organisa un mouvement à la Nouvelle-Orléans pour secouer le joug d'odieuses gouvernances, M. Augustin s'y trouva avec, car il était de nos jours le plus vaillant qui fut élu sénateur.

La vie active et touffue qu'il menait devait, tôt ou tard, ébranler sa solide constitution; c'est un affreux malheur qui l'ataqua et brutalement la mort de son fils aimé dans les plaines de San Juan, le 2 juillet 1898.



MORT DE M. J. NUMA AUGUSTIN.

Un pénible devoir s'imposa à nous, celui d'annoncer la mort d'un vieil ami, d'un homme qui toujours mérita la considération, l'estime de tous, et qui, depuis un an ou deux, inspira la plus vive sympathie.

Pénible, en effet, nous est-il d'annoncer cette mort, parce qu'elle évoque en nous tout un monde de souvenirs lointains; parce qu'elle nous reporte à une époque où nous vivions avec le défunt dans une douce intimité, où nous nous soucions commun les plus purement, les plus saluement de nos jours; car il était un homme qui nous avait été si sincèrement sympathique. Loin, loin de notre pensée alors, l'humble être que nous attendions au moment de cette triste nouvelle.

Après une longue et douloureuse captivité; il a eu cependant la consolation, au cours de son éprouvant martyre, de se voir entourer de soins les plus empressés, les plus tendres d'une épouse dont le dévouement a été admirable, et dont les larmes ont servi de baume à sa souffrance.

En 1874, quand s'organisa un mouvement à la Nouvelle-Orléans pour secouer le joug d'odieuses gouvernances, M. Augustin s'y trouva avec, car il était de nos jours le plus vaillant qui fut élu sénateur.

La vie active et touffue qu'il menait devait, tôt ou tard, ébranler sa solide constitution; c'est un affreux malheur qui l'ataqua et brutalement la mort de son fils aimé dans les plaines de San Juan, le 2 juillet 1898.

Le 27 février s'est éteinte doucement et sans avoir été malade, dans sa quatre-vingt-tième année, Mme Lohmar, habitant à proximité de la caserne du régiment, elle a été durant trente cinq ans l'amie du régiment et en faisait pour ainsi dire partie.

Presque tous les porte-drapeau, volontaires d'un an et jeunes officiers ont habité chez elle et ont reçu

core certainement qu'on ne s'amuserait en haut.

Marie-Thérèse arriva à l'entrée de l'office, sans avoir été entendue.

Avant qu'elle eût reconnu les personnages groupés près de la table, autour de laquelle les domestiques s'assayaient aux heures des repas, une voix s'élevait, dominant les rires :

— Mademoiselle !
C'était celle de la bonne d'enfant, à qui la stupéfaction faisait rouler les yeux et qui ne bougeait point, tout en ayant l'air de quelqu'un qui cherche à fuir.

Le groupe se disloquait et Marie-Thérèse, sentant tout à coup son cœur bondir, tandis que sa gorge se contractait.

Comment ! le vieux vagabond du Val Rose, l'homme à la peau de bique, le témoin dont la déposition à la Cour d'Assises de l'héranaut lui causait une suprématie au-dessus.

Lui, se levait, ses prunelles en vrilles, très perçantes, soudain voilées par un respect, par une admiration, et ses mains appuyées sur son éternel compagnon de marche, le gourdin à poignée recourbée qu'il brandissait dans ses colères, il articulait :

— Mademoiselle Marie-Thérèse... comme vous êtes belle !... On croirait que vous descendez du Paradis.

Elle ne rêvait pas... elle reconnaissait aussi Albéric Sou-

Dès ce jour, un chagrin mortel s'empara de lui; il s'accrocha pour ainsi dire dans sa douleur, dans le digne, et la sombre et obsédante contemplation de ce fils ravi à son affection causa en lui des troubles qui parfois amenèrent comme un naufrage de sa pensée, de son esprit.

Les sympathies vinrent nombreuses à ce pauvre père, toute notre population s'associa à son deuil; mais il est des natures les mieux trempées, les plus viriles.

Pendant de longs mois, un mal, inexorable dans sa marche, lassait parfois, mais sans trêve, lassait presque le lugubre dévouement. Que de fois au cours de la longue réclusion de M. Augustin, l'innocence de ce fils perdu lui attente pas sourdement, de fois la voix adorée de cet être cher qui avait été la première chanson, le premier rayon de son foyer, ne lui a-t-elle pas apporté de doux reflets d'un passé heureux ?

M. Augustin était d'origine française; il appartenait à une des plus anciennes familles du pays. Il avait épousé en 1871 Mlle Delphine Delbonne, femme possédant toutes les distinctions, et qui, s'il elle fut sa herte aux jours heureux, fut sa consolation aux jours d'infortune.

Il était fils de M. Thibault, et était apparenté aux familles les plus honorablement connues du pays. La Branche, Fortier, Fortali, Vilière.

Quelques années plus tard, l'excellente entente des affaires qu'il avait acquise lui ouvrit des horizons nouveaux; le secrétaire d'une corporation industrielle, la "Crescent City Slaughter House Company" lui fut offert. Dans ses nouvelles fonctions, M. Augustin développa une activité toute particulière de quelques années sa santé en fut ébranlée.

M. Augustin dut se mettre de sa suite compagnie, et quitta le Brésil. Doué d'une indépendance énergique et possesseur de cet amour de l'étude dont nul n'a jamais eu l'obstacle possible, M. Augustin trouva peu de temps après se faisait diplômer par l'Université de Droit de la Louisiane, et commençait de suite après l'exercice de sa profession en société avec M. Chas. P. Droz, Financier, ancien directeur.

M. Augustin fut l'avocat du consistoire de France.

La douceur, l'amabilité de son caractère lui gagnèrent de nombreux amis qui lui restèrent fidèles jusqu'à la tombe.

En politique, M. Augustin joua un rôle important. Deux fois, il fut élu sénateur, et jamais manquant le devoir, car il était de nos jours le plus vaillant qui fut élu sénateur.

En 1874, quand s'organisa un mouvement à la Nouvelle-Orléans pour secouer le joug d'odieuses gouvernances, M. Augustin s'y trouva avec, car il était de nos jours le plus vaillant qui fut élu sénateur.

La vie active et touffue qu'il menait devait, tôt ou tard, ébranler sa solide constitution; c'est un affreux malheur qui l'ataqua et brutalement la mort de son fils aimé dans les plaines de San Juan, le 2 juillet 1898.

Le 27 février s'est éteinte doucement et sans avoir été malade, dans sa quatre-vingt-tième année, Mme Lohmar, habitant à proximité de la caserne du régiment, elle a été durant trente cinq ans l'amie du régiment et en faisait pour ainsi dire partie.

Presque tous les porte-drapeau, volontaires d'un an et jeunes officiers ont habité chez elle et ont reçu

core certainement qu'on ne s'amuserait en haut.

Marie-Thérèse arriva à l'entrée de l'office, sans avoir été entendue.

Avant qu'elle eût reconnu les personnages groupés près de la table, autour de laquelle les domestiques s'assayaient aux heures des repas, une voix s'élevait, dominant les rires :

— Mademoiselle !
C'était celle de la bonne d'enfant, à qui la stupéfaction faisait rouler les yeux et qui ne bougeait point, tout en ayant l'air de quelqu'un qui cherche à fuir.

Le groupe se disloquait et Marie-Thérèse, sentant tout à coup son cœur bondir, tandis que sa gorge se contractait.

Comment ! le vieux vagabond du Val Rose, l'homme à la peau de bique, le témoin dont la déposition à la Cour d'Assises de l'héranaut lui causait une suprématie au-dessus.

Lui, se levait, ses prunelles en vrilles, très perçantes, soudain voilées par un respect, par une admiration, et ses mains appuyées sur son éternel compagnon de marche, le gourdin à poignée recourbée qu'il brandissait dans ses colères, il articulait :

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madağne.

DEUXIEME PARTIE.

(Suite.)

Un brouhaha assourdissant, des éclats de rire qui partaient en fusées, les empiétaient. On s'amusaient en bas, plus en

caud, puis l'alné des enfants de la veuve Estarad, le petit Pierre.

— Que viennent ils faire ici ?
L'apparition de ces trois hommes lui faisait peur.

Mais, entendant causer dans le vestibule, par un sentiment instinctif de coquetterie, ou par crainte qu'un désordre dans sa toilette ne parût singulier à ceux qui la constateraient, elle se mit à faire bouillir, en les tirant très légèrement du bout des doigts, les plus froissés, et se redressa sur ses épaules les regards de ricaner à l'égard de ses deux visiteurs dont l'harmonieuse ondulation lui semblait dérangée.

Elle levait les deux bras à la fois, très haut, et comme la draperie s'écartait, et que le valet de chambre, revenant maintenant du buffet, son panier à bonnettes vide, qu'il allait remplir encore de champagne, s'élançait dans l'escalier, ne la voyant que juste à temps pour ne pas la heurter, elle s'appuya en arrière sur la rampe, en disant :

— Passez Léopold, passez !
— Oh ! pardon, mademoiselle ! Le domestique était en bas.

Mlle Varagriez se redressa. Le vieillard qui s'écartait, afin de laisser aussi passer Léopold, resta au pied de l'escalier, sans voir la jupe légère frôler à travers les barreaux de la rampe, un bec de gaz ordinairement

semblait privée de sentiment.

Et seulement alors, on le reconnut, gisant aux pieds le cet être étrange qui paraissait sortir d'une forêt, auquel elle devait de n'avoir pas été brûlée vive.

Mme Varagriez qui se trouvait dans le jardin d'hiver, son mari dans le salon de jeu, ne saavaient point plus que les autres à qui l'accident affreux venait d'arriver.

Le drame avait duré quelques secondes ; une partie des invités ignorait même.

La pauvre mère, en voyant sortir de ces loges roussies la tête blemée de son enfant, eut un long gémissement et s'évanouit ; le père poussa un rugissement de folie.

Comme il le faisait au Val-Rose, après l'arrestation de Chérie, lors de cette crise qui devait être suivie d'autres, il enleva sa fille, sans effort, dans ses bras d'atlatière, et monta le large escalier, en jetant cet appel :

— Un médecin ! un médecin !

III

Il y avait deux jours que l'accident raconté par les journaux avait eu lieu en plein bal, à l'Opéra, et ce n'était que visites de personnes envoyant ou venant aux nouvelles, à qui les brûlures étaient moins graves qu'on ne l'avait cru d'abord, et

muni d'un globe que, ce soir même, dans le va-et-vient un peu affilé provoqué par la réception de la nuit, quelqu'un avait brisé au passage.

Il n'aperçut point une petite mesure de flamme manger le bas de la jupe.

Marie-Thérèse se retournait, lui adressait encore quelques paroles.

— Il fait, je crois, très mauvais dehors, père la Bique, la neige tombe... on passera la nuit ici... Vous feriez peut-être mieux de demeurer tous les trois, que de vous en retourner... C'est que, mademoiselle, nous